



Les « besoins » : une notion à redéfinir?

NUMÉRO 3

Ambre Fourier, candidate au doctorat

Département de sociologie
Université du Québec à Montréal

CENTRE DE RECHERCHE SUR LES INNOVATIONS ET LES
TRANSFORMATIONS SOCIALES (CRITS)



NUMÉRO 3

Les « besoins » : une notion à redéfinir?

(Résumé) La notion de « besoins » apparaît dans une multitude de champs scientifiques, mais on retrouve peu de recension des écrits sur la question dans une perspective interdisciplinaire. Bien souvent on fait mention du terme sans pour autant le définir explicitement, comme s'il allait de soi. Après avoir « pisté » la notion de besoin dans différentes disciplines, nous en sommes arrivés à distinguer deux grandes approches de cette notion. La première reconnaît l'existence de besoins « absolus » ou « objectifs » et tente ou non les hiérarchiser. La deuxième regroupe diverses perspectives qui peuvent être qualifiées de « relativistes ». Parmi celles-ci, nous distinguons celles qui reconnaissent la notion mais refusent de la définir, car les besoins seraient illimités et fonction de l'utilité subjective de chacun. Enfin, nous terminons cette recension des écrits sur quelques pistes de réflexions pour penser l'articulation des besoins et processus démocratique.

Ambre Fourier, candidate au doctorat

Sociologie

Université du Québec à Montréal

PRÉSENTATION DE L'AUTEUR

Proche du milieu de la décroissance, Ambre Fourier s'intéresse à l'économie politique et à la philosophie politique. Elle a rédigé un mémoire sur le revenu de base dans le cadre de la maîtrise en gestion de l'innovation sociale à HEC Montréal. Celui-ci a donné lieu à la parution chez Écosociété de son premier essai : Le revenu de base en question. De l'impôt négatif au revenu de transition. Depuis septembre 2019, elle est candidate au doctorat en sociologie à l'Université du Québec à Montréal. Elle souhaite poursuivre ses recherches sur ces deux thématiques : travail et décroissance.

Introduction

La notion de « besoins » apparaît dans une multitude de champs scientifiques, mais on retrouve peu de recension des écrits sur la question dans une perspective interdisciplinaire. Bien souvent, au sein de la littérature, on fait mention du terme sans pour autant le définir explicitement, comme s'il allait de soi. En effet, parler de « besoins » semble avoir une forte résonance dans l'espace public ainsi qu'au sein de « nos vies quotidiennes ». Comme l'indiquait, Freund déjà en 1970, la notion de « besoins » reste aujourd'hui encore trop peu étudiée et n'a pas donné naissance jusqu'à présent à des analyses globales et critiques. Par exemple, en matière de politique sociale, au Canada, on s'interroge sur la couverture des « besoins de base » calculée par la mesure d'un panier de consommation (MPC). C'est aussi un concept utilisé dans la perspective de l'aide internationale dans l'objectif d'une diminution

de la pauvreté : les besoins y sont quantifiés minimalement en termes de calories par exemple (FAO 2021). Au niveau international, le rapport Brundtland (1987) qui marque l'avènement du développement durable s'appuie explicitement sur cette notion : « Le développement durable est un mode de développement qui répond aux besoins des générations présentes sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs » (Brundtland 1987). La dernière représentation graphique de Kate Raworth (2017) situe aussi les besoins humains fondamentaux comme limite interne à l'économie.

Après avoir « pisté » la notion de besoin dans différentes disciplines et parfois dans différents champs au sein de ces disciplines, nous en sommes arrivés à distinguer deux grandes approches de cette notion. La première, que nous commencerons par présenter dans les pages qui suivent, reconnaît l'existence de besoins « absolus » ou « objectifs » et tente ou non de les hiérarchiser. Parmi ceux qui présentent les « besoins » de manière hiérarchisée, nous retrouvons les travaux d'Abraham Maslow (1943), repris notamment par les néo-keynésiens (Lavoie 2005; Roy 1943) et certains philosophes analytiques. Parmi ceux qui se refusent à la hiérarchisation, nous retrouvons les travaux de l'économiste Max-Neef dont l'approche nous a semblé des plus riches, ainsi que la typologie d'Hendersen (1947), centrale dans les recherches sur les sciences infirmières. De manière plus fine, il semblerait que parmi ceux qui reconnaissent l'existence objective des besoins, il y a ceux qui l'associent aux *ressources* (logique distributive) et d'autres positions qui l'associent à la notion de *bien-être* (welfariste), dans laquelle on retrouve notamment les travaux d'Amartya Sen et ceux de Martha Nussbaum.

En seconde partie, nous présenterons les perspectives que l'on pourrait qualifier de « relativistes ». Parmi celles-ci, nous distinguerons celles qui reconnaissent la notion mais refusent de la définir, car les besoins seraient illimités et fonction de l'utilité subjective de chacun. C'est le cas des économistes classiques et marginalistes. Du côté de la sociologie ou de l'anthropologie, on retrouve des chercheurs qui considèrent que la catégorie *besoins* n'est que le résultat d'un processus historique particulier. Leurs approches sont plutôt sociologiques ou sociohistoriques. Nous les qualifierons de *relativistes totales*. Enfin, nous terminerons cette recension des écrits sur quelques pistes de réflexions pour penser l'articulation entre satisfactions des besoins et processus démocratique. Avant d'entrer dans les détails de notre analyse, nous souhaitons mentionner que bien que ce présentant comme une revue de littérature, ce texte ne prétend pas à l'exhaustivité. Comme l'indique Gilbert Rist (Calame et al. 1980) réfléchir sur la notion de besoin implique de réfléchir à la question « qu'est-ce qu'un être humain ? ». Vaste entreprise !

Les besoins, une réalité objective

A) Tentative de définition

Étymologiquement, le mot besoin désigne une « situation de manque » ou une prise de « conscience d'un manque ». Le terme provient du germanique *bi* signifiant « auprès » et du radical « soin » *sunni*. D'après le dictionnaire de l'Académie française (1932-1935) fait référence ainsi au « besogneux » au « nécessaire » ou

encore à « celui qui manque de soin ». Selon le dictionnaire d'Alain Rey (2010), le terme orthographié dans un premier temps, *besoing* fait référence à l'idée de nécessité désignant particulièrement une situation pressante, à un moment critique, une situation de détresse matérielle. Au pluriel, le terme « besoins », désigne plus particulièrement la nécessité physiologique d'évacuer l'urine ou les matières fécales¹. Sur le plan psychologique, il se rapporte à tout ce qui procure satisfaction sur un plan moral et intellectuel (Rey 2010).

Jusqu'au XVII^e siècle, le mot besoin coïncide avec celui de besogne, pour désigner les choses nécessaires : il peut s'appliquer à la guerre, aux affaires ou encore les activités commerciales. L'usage moderne de besogne va le restreindre curieusement à deux sens : d'une part, il va désigner l'acte sexuel; d'autre part, il se rapporte au travail, à l'activité exigée par une profession qui nécessite un rythme soutenu. Le dérivé « besogneusement » fait référence à une activité que l'on réalise laborieusement, avec difficulté. Il est intéressant de souligner que la *jouissance* et le *labeur* sont signifiés dans un seul et même terme.

En biologie, le besoin est coextensif à la vie. « La vie apparaît ainsi comme un perpétuel échange entre le milieu intérieur et le milieu extérieur sous les diverses formes successives de l'appropriation empruntés à l'environnement, d'assimilation des substances vitales et de rejet ou excrétion des matières inassimilables » pour citer le sociologue Julien Freund (1970). Alors qu'un cadavre par exemple n'a nul besoin, toute cellule vivante a besoin d'énergie pour maintenir son métabolisme (Kotsou 2014; Freund 1970).

1 Albou (1975) note que le terme « besoin » est devenu progressivement pluriel dans l'histoire à mesure dit-il que la misère disparaissait.

Ce manque se traduit bien souvent par des modifications physiologiques particulières : manque de sucres dans le sang, sécrétion, glandulaires, etc. Ainsi, en tant qu'espèce, les « êtres humains » sont dans une situation que l'on pourrait qualifier, pour reprendre les termes du philosophe Hans Jonas (2001), de « liberté nécessiteuse ». Autrement dit, les êtres humains sont conditionnés à la fois matériellement par leur corps (l'aliment devient aliment car nous avons la bonne enzyme pour le digérer), mais aussi libres des « moyens » qui contribueront à combler ce besoin. En dépit d'une autonomie relative, l'être humain ne se suffit pas à lui-même (Freund 1970). Sa capacité de se mouvoir lui permet d'aller chercher ce dont il a besoin pour maintenir sa structure.

Plus précisément, tout organisme vivant, et c'est cela sa particularité - lutte contre la seconde loi de la thermodynamique, l'entropie (mesure de dissipation de l'énergie)² pour se maintenir en vie (Georgescu-Roegen 1995). Comme l'indiquent les économistes Fabrice Dannequin et Arnaud Diemer (1999), les êtres vivants au travers de leur métabolisme « capturent de la basse entropie pour produire de la néguentropie ». Les êtres humains sont donc soumis à cette loi physique autant qu'ils en sont des vecteurs. La manière dont les êtres humains vont satisfaire leurs « besoins » au sein d'un système social et économique organisé peut être vecteur d'une plus ou moins haute entropie³. Si par ailleurs ils se retrouvent dans l'incapacité de combler leurs besoins, cela peut les conduire à l'accélération de leur dégradation, et ce jusqu'à la mort. Plusieurs

auteurs s'accordent ainsi pour caractériser le besoin à « partir de la dépendance qu'il produit » (Lallier 2007), comme on peut l'entrevoir dans le domaine de la toxicomanie par exemple (Cirillo 2012). Le réel besoin serait ainsi celui dont on dépend le plus pour survivre.

« Autrement dit, les êtres humains sont conditionnés à la fois matériellement par leur corps, [...] mais aussi libres des « moyens » qui contribueront à combler ce besoin. »

Mais, il arrive tout de même parfois que l'on comble un besoin avant que celui-ci se fasse sentir comme manque. Par exemple, nous mangeons à heures fixes parfois même avant d'avoir faim, et ce par simple habitude. Selon Freund, on peut distinguer les besoins *intermittents* (la faim, la soif, le sommeil) des besoins *constants* (une température stable). Il est aussi possible de différer sa satisfaction, soit pour dominer le besoin (dans le cas d'une ascèse ou de l'éducation), soit pour amplifier le plaisir (l'épargne) (Freund 1970). En psychanalyse, Anne Thévenot et Claire Metz considèrent que « répondre à l'enfant en termes de besoin risque de mettre en péril la dynamique du manque et du désir. Satisfaire la demande sans délai, a fortiori par des objets, empêche le sujet de rencontrer le manque d'où pourrait émerger et se construire le désir » (Thévenot et Metz 2008, 98). Ainsi, il importe de rappeler que le rapport entre les besoins et leur satisfaction n'est pas mécanique. Ce faisant,

2 L'entropie désigne plus précisément le passage d'une énergie utilisable en énergie liée soit inutilisable.

3 La notion de besoin devrait donc être envisagée au sein d'une approche globale développée notamment au

sein des travaux sur le « métabolisme social ou sociétal », c'est-à-dire l'étude des interactions des sociétés avec l'environnement, en évitant de transposer des catégories sociales sur l'environnement et vice et versa (Pineault 2017).

plusieurs auteurs tiennent à la distinction entre besoin et satisfaction du besoin dans lequel s'insère une « médiation symbolique » (Freund 1970; Max-Neef 1992; Weil 1949).

B) En quête d'une hiérarchie des besoins

À travers l'histoire, plusieurs auteurs ont tenté de distinguer les « besoins naturels » des « besoins artificiels », des « vrais » et des « faux » besoins, et ainsi de les hiérarchiser en fonction de leur degré de dépendance. On retrouve la notion de besoin présentée de manière absolue par exemple chez Platon, pour qui la cité avait pour fonction d'assurer les besoins fondamentaux de ses membres par la division des tâches (Gindin 2013). Pour Platon, les besoins se distinguent des volontés, car ils ont un caractère nécessaire (Drakopoulos et Karayiannis 2009). Socrate répertorie plusieurs de ces besoins fondamentaux : se nourrir, se loger, se vêtir (*La République*, Livre II, 369-370). Cette notion se retrouve aussi très fortement dans la pensée des Lumières. Par exemple, Locke fixe trois limites à l'appropriation « 1) la satisfaction des besoins ; 2) la quantité de travail que l'on peut fournir ; 3) la garantie que les besoins d'autrui soient satisfaits » (Boucher 2006). Selon Drakopoulos et Karayiannis (2009) qui retracent l'histoire de cette représentation hiérarchisée des besoins dans la pensée économique, on la retrouve chez David Hume (1711-1776) qui considère qu'il fallait taxer davantage les produits de luxe, chez Berkeley (1735) qui fait une différence entre besoin pressant et besoin non pressant, chez Cantillon (1755) qui discute de l'impact des prix sur la consommation. Dans son ouvrage *La richesse des nations*, Smith (1776) reconnaît qu'il existe différentes catégories de biens répondant à des besoins différents. Il distingue les dépenses de

subsistance, de commodités et amusements. Pour Smith certains biens servent à combler un besoin limité (situation de satiété), mais d'autres comme les biens de luxes sont illimités (ils sont donc insatiables). Jean-Baptiste Say reconnaît cette distinction lui aussi, mais admet ne pas être capable d'en tracer la frontière. Plus curieusement, certains marginalistes tel que Menger et Jevons n'écartent pas cette idée de hiérarchisation des besoins (Freund 1970). Néanmoins, cette idée de hiérarchisation n'a pas été creusée et ne s'est pas retranscrite dans leur perspective générale.

Outre ces références plus anciennes, lorsqu'il est question de hiérarchie des besoins humains, la première image qui nous vient en tête est celle de la pyramide de Maslow. Cette dernière élaborée en 1943 marque une rupture par rapport à la manière dont on considérait l'action humaine à l'époque. Maslow tente de comprendre que la *motivation* et la *satisfaction* des humains ne se résument pas à une approche stimuli/réponse comme le considérait l'approche béhavioriste alors dominante depuis le début du XX^e siècle. Son objectif est de faire une théorie générale des besoins. Ces cinq catégories de besoins sont souvent représentées sous la forme pyramidale, ce que Maslow lui-même ne faisait pas, car ce sont les praticiens qui la modéliseront ainsi (Maslow 2013). Cette pyramide servira de base aussi à certains travaux en économie pour déterminer les catégories de besoins en fonction de leur degré d'urgence. Au sein de la pyramide on retrouve les besoins physiologiques, de sécurité, d'appartenance et d'amour, d'estime et d'accomplissement de soi. Cette catégorisation sera reprise très largement par la suite notamment dans le champ de sciences économiques (Seeley 1992) et des sciences de la gestion, en particulier en management.

1. Comblent ses besoins : l'accès aux ressources indispensables

Les besoins et les préférences ne sont pas définis dans les manuels d'économie qui préfèrent parler d'une demande provenant des individus. Cette demande est modélisée en une « courbe de la demande », qui tente d'établir la relation entre la quantité demandée d'un bien et son prix (Stiglitz et Walsh 2004). Bien entendu, ce qui est observé par l'intermédiaire de ces courbes, ce n'est que la demande solvable pour laquelle le revenu joue un rôle prépondérant. Autrement dit, en économie les besoins sont mesurés et évalués bien souvent en termes de dépenses. Si on dépense de l'argent pour un bien ou un service, les économistes déduisent que c'est parce qu'on en avait besoin ou envie.

En général, pour les économistes néoclassiques la demande est fonction des *préférences indépendantes* des agents économiques (Hicks et Allen 1934; Samuelson 1938; Hicks 1946; Houthakker 1950). On postule ainsi que « besoins » et « préférences » sont mis sur le même plan. En effet, le comportement rationnel de l'agent économique repose sur la substituabilité illimitée des préférences. Ainsi, il y a toujours compensation possible entre les « biens » quels qu'ils soient (Drakopoulos et Karayiannis 2009). Or, pour les économistes post-keynésiens (Lavoie 2003; Roy 1943), concevoir une relativité totale de la « valeur » fait fi de la hiérarchie des besoins humains, de leur degré d'urgence déterminé par « la nature physiologique, l'état psychologique et l'organisation de la société » (Roy 1943)⁴. Ces économistes hétérodoxes tentent ainsi de

comprendre la courbe de demande en prenant en compte les besoins fondamentaux. Selon eux, la décision ne repose pas uniquement sur le mécanisme des prix. Le choix d'un produit ou d'un autre ne se fait pas uniquement de manière arbitraire. Les groupes de biens de consommation sont hiérarchisés à l'intérieur desquels les préférences des individus varient. Autrement dit, les individus ne consomment les biens « du groupe $n + 1$ » que si les besoins du groupe n sont satisfaits. La possibilité de substitution des biens n'est donc pas totale, elle n'est que partielle au sein d'une catégorie de biens déterminés.

Plusieurs théories économiques reprennent à leur compte cette notion de hiérarchisation des besoins qui suppose que les individus ne consomment que des biens alimentaires tant qu'un certain volume de consommation de ces biens n'est pas atteint (Crettez 2020). Ces « biens » sont des biens incompressibles, c'est-à-dire que leur demande n'est pas liée aux fluctuations du prix, tel que le pain, le riz, les pommes de terre, etc.

Au sein des sciences économiques, Kemp-Benedict (2012) nous indique qu'il existe une longue histoire sur les *préférences lexicographiques* au sein des sciences économiques telles qu'elles furent nommées ainsi par Georgescu-Roegen (Georgescu-Roegen 1954; Drakopoulos 1994). Le fondateur de la bioéconomie a d'ailleurs tenté de redéfinir « l'homo-oeconomicus » en écartant le paradigme de l'utilité cher à la théorie économique. Georgescu-Roegen considère que la notion de « besoins » est mue par trois grands principes : « le Principe de Subordination des

4 Pour Roy (1943) cette hiérarchie des besoins repose sur l'organisation de la société. Il y a donc une dimension sociale au sein de cette analyse économique

et donc une dimension relative (expression des goûts) à l'intérieur de certaine catégorie de biens.

Besoins qui postule que les individus cherchent d'abord à satisfaire leur besoins primaires avant de satisfaire leurs besoins secondaires, le Principe de Saturation des Besoins qui repose sur l'idée que la saturation d'un besoin peut être atteint par une réduction progressive de l'intensité de ce besoin, et enfin, le Principe de Croissance des Besoins » qui indique que nous en découvrons toujours de nouveaux une fois que d'autres sont comblés » (Stahn 2006).

En ce qui concerne les besoins « primaires », Kemp-Benedict (2012) répertorie quatre types de besoins primaires ou essentiels qu'il qualifie de « matériels » en reprenant la typologie de Jackson et Marks (1998): l'eau, la nourriture, le logement et l'énergie. Les deux premiers éléments auraient une saturation naturelle, tandis que le dernier n'en n'aurait pas (absence de limite). Gleick (1996) a quantifié les besoins fondamentaux en eau. Il a pris en compte l'eau potable, l'eau pour l'assainissement et les bains, et l'eau pour la préparation des aliments. Il a proposé un minimum quotidien uniforme de 50 litres par personne (bien que ces besoins puissent varier en fonction des activités domestiques et du climat) (Kemp-Benedict 2012). Il faut bien noter que ce minimum est fonction « d'une norme d'activité » (ce n'est pas le minimum vital qui est calculé ici). En ce qui concerne le minimum alimentaire, il est calculé en termes d'énergie pour maintenir notre métabolisme : nombre de calories minimales calculées par le FAO en fonction de l'âge, du sexe et de l'activité. Aujourd'hui, environ

11,11% de la population mondiale souffre de sous-nutrition (FAO 2019).

Les données en énergie sont plus complexes à quantifier. D'après Pachauri et Spreng (2004), il pourrait y avoir trois approches pour les mesurer : une mesure de la pauvreté, une mesure basée sur l'ingénierie et une mesure bidimensionnelle de l'accès à l'énergie par rapport à l'énergie utile (Kemps-Benedict 2012). Pour calculer l'énergie utile, on multiplie l'intrant énergétique (la source d'énergie quelle qu'elle soit, le charbon, le gaz, la biomasse, le pétrole, etc.) par son efficacité de conversion (Hosier et Cleveland 2004).

Enfin, pour le logement, Brown et Deaton (1972) soutiennent qu'une valeur de 6 mètres carrés par habitant est une constante minimale au sein de la population mondiale (Kemps-Benedict 2012). Néanmoins, selon Oliveira Pedro (2009), 20 mètres carrés par personne serait un seuil de satisfaction positif. Bien entendu, cela dépend de la société dans laquelle on vit (il est fort probable qu'en Amérique du Nord on retrouve un seuil de satisfaction plus élevé, par exemple), mais ce qui importe c'est que les auteurs considèrent que c'est une donnée qui peut être quantifiée pour chaque société⁵. Pour Baxter et Moosa, les besoins fondamentaux sont mesurables, irréductibles, connus stables et absolus (Baxter et Moosa 1996). Kemp-Benedict (2012) soutient que même si les biens sont substituables au sein d'une même catégorie (riz, pain, pâtes, pomme de terre par exemple), les préférences des consommateurs ne vont pas être orientées seulement par

5 Pour Galtung, la faiblesse de cette approche par les « besoins » est qu'elle ne dit rien de la manière dont la misère est produite (pour reformuler on pourrait dire qu'elle dépolitise en quelque sorte les raisons qui ont conduit certaines personnes à se retrouver en situation

de manque). Or, pour ce dernier « toute théorie du besoin implique une théorie du conflit » (Galtung, 1980).

rapport au prix : elles le seront en fonction d'une norme, de compétences et de la disponibilité du produit.

Nous venons de donner un bref aperçu du raisonnement économique qui consiste à percevoir les « besoins » comme des denrées à distribuer, entendues comme le minimum nécessaire à la vie physique. Dans le point suivant, seront évoqués des arguments moraux pour tenter de distinguer les besoins réels des besoins superflus.

2. Déterminer un besoin fondamental : besoins absolus et instrumentaux

Comment juger du caractère essentiel d'un « besoin », et donc de sa nécessité morale ? Alors que les économistes s'appuient bien souvent sur des critères physiologiques ou biologiques pour déterminer le caractère essentiel des besoins, certains philosophes, notamment ceux recensés dans la revue de littérature de Gillian et Miller (2019), s'appuient sur un raisonnement analytique pour établir des critères moraux afin de distinguer un besoin absolu d'un besoin instrumental. Leur démarche n'a de sens que si on comprend la question de départ qu'ils semblent implicitement se poser : doit-on répondre à tous les besoins au nom de la justice ? Autrement dit, sur quelles bases devraient se fonder la justice distributive ? Braybrooke (1987), Wiggins (2002) et Thomson (1987), par exemple, tentent de trouver des critères qui justifieraient de combler un besoin ou de renoncer à le faire, en évitant tout paternalisme.

La plupart des penseurs analytiques qui reconnaissent la notion de besoin considèrent que ces derniers peuvent parfois prendre la forme dérivative suivante : si je dis « A a besoin de X », bien souvent nous allons demander « pourquoi A a besoin de X ? » et la réponse sera « pour Y ». Ainsi les besoins qui dépendent des autres objectifs d'une personne sont instrumentaux et ceux qui sont « une fin pour eux-mêmes » si on peut dire, sont des besoins fondamentaux. Pour reprendre l'exemple cité par Gillian et Miller (2019), si je dis : « le bébé a besoin que l'on change sa couche », il ne semble pas nécessaire d'expliquer pourquoi. Dans certains cas, le but est déjà fixé en fonction de la signification des mots (Wiggins 1998)⁶. Or, si je dis « j'ai besoin d'un chapeau », on peut me poser la question : « le chapeau est-il nécessaire ? ». Si c'est pour me protéger du soleil, ce besoin devient instrumental, le besoin étant plutôt de trouver de l'ombre. Dans ce cas-ci, ce n'est pas le « besoin en soi » qui doit faire l'objet d'un jugement, mais bien sa finalité. Ainsi, si je dis « j'ai besoin d'une allumette pour me faire un feu car j'ai froid », cela est totalement différent que si je dis : « j'ai besoin d'une allumette pour mettre le feu au bâtiment ». Dans le premier cas, mon besoin paraît instrumental mais légitime, alors que dans l'autre le besoin paraît instrumental mais potentiellement illégitime. Pour les besoins instrumentaux, il faut donc juger de leur intention.

Parmi ceux qui indiquent qu'il existe des besoins absolus, c'est-à-dire des besoins qui n'ont pas de dimension instrumentale, on retrouve McLeold (2014) qui soutient que le besoin de

6 Ceci l'amène à dire qu'il paraît injuste « de sacrifier les besoins vitaux d'un citoyen dans le but de rencontrer les simples désirs d'un plus grand

nombre » : ainsi nous devons satisfaire le minimum à chacun.

manger existerait même si nous n'en avions pas conscience. Ainsi, ces besoins ne sont pas normatifs, et n'ont en aucun cas besoin d'être justifiés. Ces besoins absolus seraient indépendants de toute conception du bien. Garrett Thomson (1987) considère qu'il faut distinguer les besoins des désirs. Pour lui, les désirs sont de simples revendications des préférences (besoins normatifs). Les besoins (objectifs) relèvent de la nature humaine, tandis que les désirs auraient pu être ne pas être comblés sans entraver la vie de la personne. Les besoins se distinguent des désirs au sens où ces derniers ne sont pas liés à une quelconque action. La preuve d'un besoin serait « l'inaltérabilité » d'un lien entre manque et préjudice (Thomson 2005). Pour Thomson les désirs sont fonction des croyances alors que les « besoins » seraient indépendants des convictions personnelles.

Plusieurs appellations ont été donné à ces besoins que nous avons qualifiés « d'objectifs » : « besoins fondamentaux » (Thomson 1987), « absolus » (Wiggins 1987), « catégoriques » (Doyal et Gough 1991; Copp 1998), « constitutifs » (Miller 2005). Frankfurt quant à lui (1984) distingue trois types de besoins : les besoins volontaires libres – où l'objet est nécessaire pour satisfaire un désir –, les besoins volontaires contraints (dépendance), et les besoins non-volontaires. Enfin, pour Braybrooke (1987), le besoin est ce qui est indispensable à l'esprit et au corps pour accomplir des tâches assignées à rôle donné : citoyen, travailleur, parent, etc. En fonction de ces différents rôles sociaux, il est possible d'établir une liste des besoins minimums, sur lesquels peuvent s'appuyer les politiques publiques pour déterminer leurs orientations.

Pour terminer, on peut ajouter à ces perspectives rationalistes sur la définition des

besoins, une perspective plus pragmatique qui remet en question, au sein de la philosophie morale et politique, la figure de « l'être humain indépendant » (Tronto 1992; Kittay 2011). Parpermann (2004) indique par exemple que l'éthique du *care* est une morale fondée la réponse aux besoins concrets d'autrui. Tronto (1993) distingue quatre étapes à l'éthique du *care* structurées autour de cette notion de besoin : *le care about* : constater l'existence d'un besoin chez autrui, soit l'attention qu'on lui porte, le *taking care of* ; fait référence au fait de le prendre en charge et d'en assumer la responsabilité, le *care giving* renvoie à la dimension relationnelle du soin qui vise à répondre au besoin, et enfin le *care receiving*, le fait de s'assurer que le soin a bien été donné et que la réponse au besoin est adéquate. Néanmoins, au sein de ce champ, le terme n'est jamais clairement défini.

C) Des besoins objectifs non-hiérarchisés

1. Les soins d'un patient et ses besoins

Au sein de la « philosophie du soin », Virginia Henderson a élaboré à partir de son expérience d'infirmière en santé communautaire une typologie des besoins fondamentaux sur une base universelle en prenant comme critère « l'autonomie ». Cette typologie marque un tournant au sein des différentes approches du soin qui existaient à l'époque : on n'agit plus seulement sur le corps de la personne pour la soigner, mais sur ses multiples dimensions aussi bien physiques que psychologiques et sociales. L'approche d'Hendersen a été très largement influencée par les travaux de l'anthropologue

Malinowski⁷ avec qui elle a entretenue une correspondance (Vonarx 2010). Cette approche reste encore très utilisée aujourd'hui au sein des sciences infirmières, en portant un regard holistique sur l'être humain, élaboré à partir des données empiriques. Pour Henderson (1967) les soins sont pluridimensionnels : physiques, mentaux et émotionnels. Ils s'imposent comme une nécessité vitale (et non comme un manque) pour assurer le bien-être de l'être humain et le maintenir en vie.

On peut rappeler ces 14 besoins fondamentaux brièvement ici : 1) respirer; 2) boire et manger; 3) éliminer; 4) se mouvoir et maintenir une bonne posture; 5) dormir et se reposer; 6) se vêtir et se dévêtir; 7) maintenir sa température corporelle; 8) être propre; 9) éviter les dangers; 10) communiquer; 11) agir selon ses croyances et ses valeurs; 12) s'occuper en vue de se réaliser; 13) se recréer; 14) apprendre. Comme chez Max-Neef, l'ensemble de ces 14 besoins fondamentaux ne sont pas hiérarchisés, et les besoins sont en interaction. Il importe de noter deux éléments à propos des travaux d'Henderson et de sa typologie : peu de travaux qui traitent de la question des besoins de manière explicite insistent sur le besoin d'élimination, de sécrétions⁸ et d'une autre part, la « sexualité » fut absente dans un premier temps dû au caractère religieux de la chercheuse (Malinowski soulève quant à lui de son côté le besoin de reproduction), mais cette dimension fut intégrée par la suite.

2. Les besoins du corps et les besoins de l'âme

Parmi les philosophes qui reconnaissent le caractère « objectif » des besoins, sans pour autant les hiérarchiser, on retrouve Simone Weil. Dans *L'Enracinement*, la philosophe distingue les *besoins de l'âme* et les besoins du *corps* (ces derniers étant plus évidents à répertorier : protection contre la violence, le logement, les vêtements, la chaleur, l'hygiène, le soin en cas de maladie). Pour Weil, la notion de besoin est liée à celle d'obligation morale : « par conséquent la liste des obligations des devoirs humains doit correspondre à la liste de ceux des besoins humains vitaux analogues à la faim » (Weil 1949, 14). Les besoins de l'âme sont pour Weil aussi importants que les besoins du corps; s'ils ne sont pas satisfaits, l'être humain tombe dans une vie analogue à la mort. Ces besoins de l'âme sont, pour la philosophe, universels « car tout le monde a conscience qu'il y a des cruautés qui porte atteinte à la vie de l'homme sans porter atteinte à son corps » (Weil 1949, 14). Pour Weil, il faut reconnaître les satisfactions qui peuvent être « différentes mais équivalentes » : « l'homme a besoin non pas de riz ou de pomme de terre mais de nourriture ». Selon la philosophe, les besoins s'adonnent par couple de contraires qui doivent être combinés en un équilibre : « Nous avons autant besoin de chaleur que de fraîcheur, de repos que d'exercice » (Weil 1949, 21). Parmi les besoins

7 Malinowski propose de définir ce qu'il y avait de récurrent dans les différents groupes culturels à partir de ses enquêtes ethnographiques. Il se distingue ainsi d'un certain relativisme par rapport à cette notion de besoin. En 1942, il publie *théorie scientifique de la culture* dans lequel il indique que plusieurs de nos institutions ont pour fonction sociale d'assurer nos besoins et permettent à la société de perdurer. Plus

largement, la perspective fonctionnaliste nous invite à penser nos institutions en termes de nécessité et donc de besoins.

8 Les besoins sont souvent pensés en termes d'*input* (ressources provenant de l'extérieur) et non d'*output* (nécessité de digérer, d'évacuer, d'éliminer).

de l'âme on retrouve : la liberté⁹, l'obéissance (consentie ou légitime), la responsabilité¹⁰, l'égalité, la hiérarchie, l'honneur, le châtement¹¹, la liberté d'opinion, la sécurité, le risque, la propriété privée, la propriété collective, la vérité.

3. La matrice des besoins

De manière plus exhaustive, la perspective proposée par l'économiste Max-Neef¹², le sociologue Antonio Elizalde et le philosophe Martin Hopenhayn (1992), pour envisager le développement à échelle humaine, nous apparaît la plus intéressante. Les besoins ont un caractère ontologique, ils sont peu nombreux, limités, classifiables. Néanmoins, tandis que les *besoins humains fondamentaux* sont des attributs essentiels de l'évolution humaine (ils ont un caractère universel), leur *satisfaction* est le résultat d'interaction, potentiellement mouvantes dans le temps, dans l'espace et à travers les cultures. Quant aux *biens économiques*, ils sont liés pour les auteurs à des moments particuliers. Autrement dit, ils sont les représentations tangibles de cette pratique sociale.

La matrice « des besoins » présentée par Max-Neef et al. recoupe deux axes importants. Un premier axe nommé axiologique se décline en neuf grandes catégories de besoins: la subsistance, la protection, l'affection, la

compréhension, la participation, les loisirs, et la liberté. Ces catégories ne sont pas hiérarchisées à l'exception « des besoins de subsistance » qui peuvent, s'ils ne sont pas satisfaits, brimer l'expression des autres besoins (Max-Neef et al. 1992). Tous les autres besoins n'apparaissent pas en ordre, car ils peuvent apparaître de manière simultanée et être complémentaires.

Au sein du deuxième axe, on retrouve quatre grandes catégories « existentielles », c'est-à-dire essentielles à la satisfaction de ces besoins : 1) l'« être » se réfère aux qualités propres aux individus; 2) les « avoirs » représentent les choses matérielles; 3) les manières de « faire » se réfèrent à l'utilisation des choses; 4) et enfin les manières « d'interagir » se réfèrent aux cadres collectifs et aux structures sociales sur lesquelles reposent la satisfaction des besoins (Plumecoq 2013). Ainsi, pour Max-Neef et al., se *nourrir* satisfait en partie le besoin de « subsistance », mais en partie seulement (il se peut qu'un simple apport de nourriture ne nous suffise pas). La nourriture n'est donc pas un besoin mais un moyen de satisfaire les besoins de subsistance. L'intérêt de cette taxinomie est qu'elle nous ouvre sur des dimensions trop souvent oubliées au sein des politiques sociales, qui négligent bien souvent « l'être » et « l'interagir » au profit de « l'avoir » et du « faire ». Pour Max-Neef, cependant, on ne peut considérer la satisfaction des besoins de

9 La liberté quoi que limitée lorsque l'on vit en collectivité, reste totale selon Weil dans les conditions suivantes : les règles doivent être simples et accessibles à tous, émaner d'un pouvoir légitime, et être relativement stables.

10 Pour Weil, tout le monde doit pouvoir « commander » à certaines périodes de sa vie.

11 En cas de crime notamment.

12 Max Neef a été directeur du CEPAUR (Center for development alternative), une organisation

chilienne. Cette organisation proposait de penser le développement à partir de la réévaluation des besoins humains. L'ouvrage *Human Scale Développement* dans lequel Max-Neef et al., développent cette approche fut publié en 1987, en espagnol puis en anglais. Le livre reçu deux prix : le prix national Chilien pour la défense des droits humains, et le prix Kenneth Boulding Award de la société internationale d'économie écologique (the International Society for Ecological Economics) en 2008.

manière binaire (satisfait ou non-satisfait) puisqu'il arrive que la satisfaction d'un besoin brime la satisfaction d'un autre besoin. Par exemple, le paternalisme répond à un besoin de sécurité mais inhibe en même temps les besoins de liberté, de participation, etc.

Contrairement à la définition que nous avons donné en introduction, la perspective développée par Max-Neef et al. refusent de définir le besoin uniquement à partir du manque (dimension négative). Pour l'économiste, la satisfaction des besoins a une double dimension : il faut la considérer à la fois en termes de privation mais aussi de potentiel (dimension positive). Satisfaire un besoin est donc aussi un moteur d'énergie, et peut être une action en devenir. De ce point de vue, on comprend que Max-Neef et al. ne semblent pas distinguer les besoins des désirs. Cette vision évite les écueils des théories behavioristes qui considèrent l'être humain comme le simple respectable d'actions extérieures (stimuli). Par exemple, si l'on prend la catégorie « besoins de subsistance », leur satisfaction peut varier en fonction de « l'être » (état de santé physique et mental, équilibre de vie, sens de l'humour, capacité d'adaptation), en fonction de « l'avoir » (nourriture, logement, travail), en fonction du « faire » (procréation, repos, travail), et enfin en fonction des interactions (environnement social, cadre de vie, etc.). Ainsi, la satisfaction des besoins ne peut se réduire à la distribution de « biens » et « services ». La fourniture de ces biens économiques par une institution externe comme sont conduites bien souvent les politiques de développement, ne peuvent conduire à une satisfaction pleine et entière des besoins, car ils sont bien souvent considérés en silo. Dit autrement, Max-Neef refuserait le principe qui consisterait à répondre aux besoins par des « ressources », bien souvent extérieures.

« Pour Max-Neef, cependant, on ne peut considérer la satisfaction des besoins de manière binaire (satisfait ou non-satisfait) puisqu'il arrive que la satisfaction d'un besoin brime la satisfaction d'un autre besoin. »

De manière plus systématique, l'auteur distingue cinq types de satisfactions distincts : la *pseudo-réponse* qui soulage les êtres humains du besoin sans réellement apporter une satisfaction; la *réponse inhibitrice* qui répond à un besoin mais en inhibe un autre comme dans le cas du paternalisme que nous avons déjà mentionné; la *réponse univoque* qui ne satisfait qu'un seul besoin comme dans le cas par exemple des aides alimentaires; et enfin la *réponse synergique*, qui satisfait plusieurs besoins. Max-Neef nomme l'exemple de l'allaitement maternel qui répond au besoin de nourriture de l'enfant en même temps que celui d'affection et d'identité.

Centrale au sein de la théorie de Max-Neef, la satisfaction des besoins doit être pensée de *manière synergique*. Les auteurs considèrent que ceci est moins réducteur que l'approche qui consiste à les décrire de manière linéaire comme cela est fait dans la perspective des néo-keynésiens. En d'autres termes, il faut penser leur synergie et leur correspondance plutôt que réfléchir au moyen le plus efficace pour y répondre de façon isolée. Les besoins sont pour Max-Neef interdépendants et en interaction les uns vis-à-vis des autres. Pour envisager un « développement à échelle humaine », on devrait changer de paradigme : « In fact, by overemphasizing the need for subsistence, it sacrifices other needs and so ends up threatening subsistence itself » (Max-Neef

2007). Au nom de « l'efficacité » visant à répondre aux besoins, on risque par exemple d'adopter sans discernement des nouvelles technologies. A contrario, marcher satisfait plusieurs besoins en même temps, alors que se rendre en voiture à un endroit paraît plus efficace mais ne répond qu'à un seul besoin à la fois : celui de se déplacer. Les activités auto-productives seraient à privilégier dans la mesure du possible puisque ces activités sont le mieux à même de répondre à plusieurs besoins en même temps.

Finalement, la perspective de Max-Neef nous apparaît très proche de la manière dont Gorz (2019) souhaitait réhabiliter une « norme du suffisant ». Ainsi, pour l'économiste la satisfaction des besoins ne doit pas être l'objectif mais le moteur du développement, ce qui rend son analyse moins statique que celle qui consiste à vouloir créer une égalité de départ (via une distribution de denrées par exemple).

D) Besoins et capacités

Bien souvent les politiques publiques se sont basées sur une classification des besoins en termes de « ressources » ou de quantités établies en terme absolus. Néanmoins, on utilise depuis peu la perspective d'Amartya Sen pour élaborer de nombreuses politiques d'aide au développement. Inspirée par les travaux de John Rawls et de son concept de « biens premiers »¹³, l'approche développée par Amartya Sen sur *les capacités* s'est construite avant tout de manière critique par rapport à l'approche axée sur les besoins. Sen considérerait que cette

approche était trop réductrice et qu'elle se réduisait souvent à la distribution d'un produit. Alors que pour Rawls, la justice doit être déterminée rationnellement, pour Sen, elle doit l'être l'objet d'un réajustement perpétuel – en examinant les capacités des individus à exercer leurs libertés réelles. L'approche de Sen est donc davantage conséquentialiste. Ainsi, le principe de justice qui sous-tend cette théorie s'intéresse moins *aux ressources* qu'il faudrait distribuer dès le départ, qu'à une *réduction des inégalités de capacités* qui doit s'ajuster perpétuellement.

Pour Sen, cette notion de *capacité* est « relative » : relative par rapport à l'agent, à l'espace et au temps. Mais dire qu'elle est relative ne veut pas dire qu'elle soit totalement subjective ou complètement arbitraire. Sen parlera à ce propos « d'objectivité positionnelle » (Monnet 2007). Il distingue ainsi les « fonctionnements » (ce qui est) des « capacités » (avoir le choix de). Le problème avec cette approche est qu'elle mesure l'état de bien-être à la quantité des capacités (liberté de choix), et elle est donc indifférente à première vue à la notion de besoin. Sen a quand même introduit l'idée de « capacité de base » qui le rattache au débat sur les besoins. D'ailleurs, l'ouvrage de Felix Rauschmayer et al. (2011) tente d'articuler ces deux approches avec la notion de « bien-être ». À partir des travaux de Sen, plusieurs listes de capacités de base ont été proposées : celles de Nussbaum (1995), Desai (1995) et Alkire (2002) qui tentent d'opérationnaliser la perspective de Sen en y ajoutant notamment le concept de « biens

¹³ Ces derniers sont déterminés à partir de l'expérience de pensée du voile d'ignorance. Ils comprennent en premier lieu les libertés de base (liberté politique, liberté de pensée, de conscience, de mouvement...), en second lieu les aspects socio-économiques (répartition

des richesses, revenus, accès aux positions d'autorité et de responsabilité), et enfin les bases sociales du respect de soi-même (Rawls 2009).

fondamentaux » couplé à une évaluation sur la participation. Nussbaum élabore une liste de dix capacités qui permettent minimalement à un être humain d'avoir une vie digne : la vie, la santé du corps, l'intégrité du corps, les sens (associés à l'imagination et la pensée), les émotions, la raison pratique, l'affiliation, les autres espèces, le jeu, le contrôle sur son environnement. Pour Nussbaum, cette liste des capacités doit faire l'objet d'une responsabilité étatique et doit être soutenue par des politiques publiques¹⁴. Comme chez Max-Neef, les besoins n'y sont pas présentés de manière statique. Mais contrairement à l'économiste du développement, l'approche par les capacités reste très individualiste : on ne se préoccupe pas d'une communauté mais des capacités d'un individu.

II) Les besoins relatifs

A) Besoins et préférences subjectives

Même si, comme nous l'avons vu, les économistes définissent rarement les besoins, cette notion est au fondement de la science économique. Comme le dit Carl Menger : « Le point de départ de toute recherche économique est la nature besogneuse de l'homme, sans besoin il n'y aurait ni économie, ni science de celle-ci » (cité par Freund 1970). En recensant la généalogie du mot « besoin », Albou (1975) tente d'expliquer comment un terme du langage quotidien est devenu progressivement un terme « scientifique ». Pour ce dernier, il apparaît au

moment où le « travail » devient l'institution centrale de nos sociétés, et lorsque l'économie devient science.

« Le point de départ de toute recherche économique est la nature besogneuse de l'homme, sans besoin il n'y aurait ni économie, ni science de celle-ci. »

Si certains auteurs comme Menger ont quand même tenté parfois de catégoriser les besoins (les besoins personnels ou altruistes, vitaux ou conventionnels, psychiques ou physiques, etc.), ces derniers restent illimités, infinis et indéfinissables. Leur signification est donc relative à chaque individu. En d'autres termes, nous ne pouvons pas répertorier les préférences de chacun, seul le marché peut permettre d'allouer efficacement les ressources dans un contexte de rareté. Comme l'indiquent Jackson et Marks en citant Allen: « Economics can say much which is useful about desires, preferences and demands... But the assertion of absolute economic need — in contrast to desire, preference and demand — is nonsense » (Jackson et Marks 1998).

L'école marginaliste se fonde sur le principe suivant : « en consommant en quantité successive un même bien économique, l'individu tirera une satisfaction décroissante » (Freund 1970). De ce postulat découle une certaine définition de la valeur fondée sur l'utilité marginale. Selon cette école, les artefacts ainsi que l'activité n'ont pas de valeur intrinsèque, la valeur se forme au moment de la rencontre de

¹⁴ Les institutions sont pour elle la clé du changement, elle ignore cependant les différents rapports de forces qui composent la société.

l'offre et de la demande en fonction des préférences. Le « besoin » est défini alors par l'utilité (Albou 1975). Il est donc impossible de déterminer le « bien-être à partir d'un certain optimum de satisfaction, car toute satisfaction d'un besoin suscite sans cesse un nouveau besoin, qui de son côté engendre une indigence et un déplaisir tant qu'il n'est pas satisfait » (Freund 1970).

En s'appuyant sur les travaux de Banerjee et Duflo (2011), qui montrent que les personnes en situation de pauvreté consacrent des sommes importantes pour les funérailles et certaines cérémonie, Dutta et al. (2018) remettent en question l'idée selon laquelle il existerait une hiérarchisation entre les « besoins ». Au sein de la pensée analytique, certains se refusent eux aussi à définir le besoin. Comme l'indiquent Gillian et Miller (2019): « On the other side stand philosophers who argue that needs are a false currency; they appear to be both objective and fundamental, but in fact are neither, since claims of need always make tacit reference to some further end for which the thing claimed is necessary ». En ce sens, il n'y a pas de besoin objectif ou non-normatif, car tous les besoins sont instrumentaux et donc subjectifs. Enfin, pour le psychosociologue Paul Albou (1975), le besoin ne peut être séparé du « désir ». Il a les caractéristiques suivantes : 1) il est subjectif; 2) plastique; 3) nécessaire; 4) organisé.

B) Le besoin comme réalité socio-historique

Enfin, plusieurs auteurs considèrent que la catégorie de « besoin » est propre à un temps. Pour certains l'idée même de besoin est une invention historique récente. Chez Montesquieu dans son ouvrage *De l'esprit des lois* (1748), il indique : « Chez les peuples qui n'ont point de monnaie, chacun a peu de besoins, et les

satisfait aisément et également » (cité dans Gindin 2013). Selon Boucher (2006), l'histoire du droit au revenu s'articule autour des notions de propriété, de travail et de besoin. En retraçant l'histoire de la propriété, puis celle du travail, la sociologue dépeint l'émergence d'une socialité fondée sur « l'activité-de-satisfaction-des-besoins » qui vient remplacer les modalités d'intégration communautaire comme le lieu de socialité et de reproduction de l'existence (Boucher 2006).

La notion serait-elle alors concomitante à la modernité et à l'avènement d'une forme de solidarité organique ? « En suivant le fil des besoins, nous pouvons assister au déclin et à la décomposition des communautés, à la formation de la société civile comme système des besoins, aux ratés de celle-ci et à l'émergence d'un nouvel espace d'interactions placé sous le signe de la précarité et de la dépendance » (Boucher 2006). Pour Hegel, l'apparition de l'être de besoin est concomitante à la modernité. « Les hommes, libérés de leurs liens patriarcaux et féodaux, se présentent les uns aux autres comme des ensembles de besoins, qui appellent satisfaction » (Albou 1975). Ainsi, la notion de besoin apparaît en même temps que la figure du bourgeois. Puisque l'économie capitaliste met la majorité de la population en situation de manque, la notion de besoins y serait concomitante (Grevet 1976). Pour Adorno, « les besoins » sont indissociables de l'avènement d'une société de classe, et si nous y mettons fin ils seraient amenés à disparaître : « La question de la satisfaction immédiate du besoin ne doit pas être posée en termes de social et naturel, primaire et secondaire, vrai et faux ; elle tombe plutôt avec la question portant sur la *souffrance* de l'énorme majorité d'êtres humains sur la Terre » (Adorno 2008).

« Ainsi, la notion de besoin apparaît en même temps que la figure du bourgeois. »

Chez Ivan Ilitch, les besoins tels que nous les avons formulés à travers l'histoire sont indissociables d'une société hétéronome. Il critiquera l'idée selon laquelle le manque (directement lié à la notion de besoin) est devenu centrale pour définir un être humain au sein des discours sur le développement. « Thus, the human phenomenon is no longer defined by what we are, what we face, what we can take, what we dream; nor by the myth that we can produce ourselves out of scarcity, but by the measure of what we lack and, therefore, need. » (Ilitch 1990). Dans son livre *Toward history of needs* (1990), il retracera la genèse de la notion de besoins associée à celle du développement économique et social. Selon Rist, l'approche par les « besoins » est arrivée à point nommé pour justifier l'ingérence internationale (Rist 2015). Le concept de pauvreté est apparu comme justification de la croissance économique. La pauvreté fut alors calculée en termes absolus : en s'appuyant sur la figure de référence d'un homme de 20 à 39 ans de 65 kg, travaillant 8 heures par jour, dormant 8h, et de 4 à 6h en position assise et deux heures à pratiquer un loisir actif ou à vaquer à des tâches ménagères, le FAO considère qu'il a un besoin minimal de 3000 calories et de 17 g de protéines par jour (Rist 2015). Cette mesure est par la suite traduite en valeur monétaire. Combien faut-il pour avoir accès à une telle quantité de calories? Comme l'indique Ilitch: « Soon these "norms of human decency" would be spelled out in dollars and cents by a team of social scientists » (Ilitch 1990). Il faudrait donc séparer l'idée de décence de celle de « besoins ». Auparavant, la pauvreté n'était pas considérée comme « un manque », elle était une manière

de vivre généralisée. La pauvreté comme manque de « revenu » est une construction sociale qui apparaît après la Seconde Guerre mondiale pour justifier les politiques de développement (Psao 2011). Pour Ilitch cette idée émerge en même temps que celle de capital humain; la main-d'œuvre étant le moteur de la croissance économique, elle devient une ressource à alimenter.

Comme le dit Rist (2015), « l'approche par les besoins permet de justifier le fait que ce soit la pauvreté qui devient scandaleuse plutôt que la richesse ». Rist indique à ce propos : « L'idée de besoins n'est qu'une « prénotion », c'est-à-dire, pour emprunter les termes de Durkheim, l'une de « ces fausses évidences qui dominent l'esprit vulgaire ». Selon lui, « le minimum vital anthropologique n'existe pas. Le sacré prend parfois une place plus importante, considérée comme un besoins vital » (Rist 2015). Cette préoccupation fondamentale est liée selon Rist au principe de rareté, à la ration calculée dans une perspective gestionnaire et expertocratique (Ilitch 1978). Cela fait d'ailleurs écho à ce qu'indique Galtung à propos de l'hétéronomie : « Toute liste de besoins constitue un encouragement à la croissance et à la différenciation bureaucratiques au niveau gouvernemental, à la spécialisation professionnelle et à la division et subdivision du travail en général. Ces formes étant profondément enracinées dans nos sociétés, le processus pourra également fonctionner à rebours : les listes de besoins seront de plus en plus raffinées, elles s'étendront à des sous-besoins et à des sous-sous-besoins, et ainsi de suite, pour correspondre à la production de plus en plus spécialisée de moyens de satisfaction » (Galtung 1980).

Enfin, pour Michel Foucault, le besoin s'apparenterait à un instrument de pouvoir.

Dans *Surveiller et punir*, il indique : « Le besoin est un instrument politique soigneusement aménagé, calculé et utilisé » (Foucault 1975, 30). D'ailleurs dans son ouvrage intitulé *minimum vital*, Danna Simmon (2015) retrace la manière dont ce concept s'est peu à peu imposé dans l'histoire française dans une perspective purement technique et patriarcale. Pour l'autrice, la manière dont on définit les besoins nous informe sur les inégalités. Pour l'historienne, valoriser « le besoin » n'est rien d'autre que de valoriser une vie bon marché. Cela rejoint en partie ce que disait Marx à propos des ouvriers : « Les besoins de l'ouvrier ne sont donc pour elle [l'économie politique] que le besoin de l'entretenir pendant le travail, et de l'entretenir seulement de façon à empêcher que la race des ouvriers ne s'éteigne. » (Marx 1844, 72)

« Pour Michel Foucault, le besoin s'apparenterait à un instrument de pouvoir. »

C) Besoin et démocratie

Comment donc penser la notion de besoin dans un contexte démocratique ? Pour la philosophe Agnès Heller (1981), on ne peut faire de distinction entre besoins « réels » et « irréels », « vrais » et « faux », car il n'existe aucun critère objectif pour les distinguer. « Toute division entre vrais et faux besoins, fondée sur la théorie du fétichisme présuppose que la personne qui juge, qui opère la division, se place au-dessus de la société en question » (Heller 1981, 244). Le risque est ainsi de réduire la notion de « besoin » au minimum existentiel, et de faire des « besoins » culturels des faux besoins. Il est ainsi nécessaire de *reconnaître* tous les besoins. Néanmoins, certains au sein de la « cité » feront

l'objet d'une priorisation qui doit relever d'une décision démocratique.

Pour la philosophe hongroise, tous les besoins devraient pouvoir à un moment donné être satisfaits à l'exception de ceux qui impliquent de faire de l'être humain un moyen (impératif kantien). L'autrice accepte donc la distinction entre « bons » et « mauvais » besoins qui font l'objet d'une discussion morale qui a toujours « opérée dans le système social concret » (Heller 1981). Nancy Fraser, rejoint la position de Heller quand elle affirme qu'il faut reconnaître tous les besoins, mais que le processus démocratique doit répondre à la question complexe de leur légitimité. Quels sont les critères qui servent à établir cette légitimité ?

Pour ce faire, il faudrait dénaturiser les interprétations institutionnalisées des besoins. La question des besoins est un « idiome dans lequel est joué le conflit politique, avec lequel les inégalités sont élaborées et affrontées sur un plan symbolique » (Heller 1981, 76). Nancy Fraser s'intéresse ainsi aux types de discours sur les besoins plutôt qu'à leur définition. Pour la philosophe, on assiste dans le capitalisme tardif à une modification des frontières des sphères « politique », « économique » et « domestique » qui s'incarnent dans la notion de besoins. Selon la philosophe, on ne doit pas penser la politique sur les besoins en termes de satisfaction, mais plutôt en termes d'interprétation. Cela permet de mettre en évidence le « caractère contextuel et disputé des besoins » (Fraser 2012). Réfléchir à la question des besoins est donc une question éminemment politique.

« Réfléchir à la question des besoins est donc une question éminemment politique. »

Références

- Académie française** (1932-1935). *Dictionnaire de l'Académie Française. Huitième édition*, Paris.
- Adorno, T. et Heller, A.** (2008), « Par-delà le vrai et le faux. Deux textes sur la théorie des besoins ». *Mouvements*, 2(2), 13-33.
- Albou, P.** (1975), « Sur le concept de besoin », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Juillet-décembre, *Nouvelles série*, 59, 197-238.
- Alkire, S.** (2002), *Valuing Freedoms : Sen's Capability Approach and Poverty Reduction*, Oxford, Oxford University Press.
- Banerjee, A V. et Duflo E.** (2011). *Poor Economics: A Radical Rethinking of the Way to Fight Global Poverty*, New York, Public Affairs.
- Baudrillard, J.** (1969), « La genèse idéologique des besoins », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, Juillet-décembre, *Nouvelle série*, 47, 45-68.
- Baxter, J.L., Moosa, I.A.** (1996), « The consumption function: a basic needshypothesis ». *Journal of Economic Behavior & Organization*, October 31 (1), 85–100.
- Boucher, M.-P.** (2006), « Histoire du droit au revenu : le triomphe de l'efficacité sur la justice », thèse de doctorat UQAM, Montréal.
- Bouffard, L.** (2012), « Recension Nussbaum, M. Capabilités. Comment créer les conditions d'un monde plus juste ? », *Revue québécoise de psychologie* (2013), 34(3), 265-269.
- Braybrooke, D.** (1987). *Meeting needs*. New Jersey, Princeton University Press.
- Cirillo, S.** (2012), « Autonomie et dépendance : deux termes qui s'opposent ? ». *Thérapie Familiale*, 2(2), 137-149.
- Copp, D.** (1998), « Equality, Justice, and the Basic Needs" in Gillian Brock (ed.) », *Necessary Goods: Our Responsibilities to Meet Others' Needs*, Oxford, Rowman and Littlefield.
- Crettez, B.** (2020), « Sur l'analyse microéconomique de la hiérarchie des besoins dans l'économie d'Ancien Régime », *On the Microeconomic Analysis of the Hierarchy of Needs in the Ancien Régime Economy, Varia / Economics as a Public Science, Part III*, 711-728.
- Dannequin F. et Diemer, A.** (1999). Colloque de Reims, « La Science économique : quelques questions d'épistémologie », 8 décembre 1998. Publication dans les Cahiers du CERAS, n° 42, décembre 1999, 1-9.
- Dutta, R., Levine D., Papageorge N. W et Wu, L.** (2018), « Entertaining Malthus: Bread, Circuses », *Economic Growth. Economic Inquiry*, 56(1): 358-380.
- Desai, M.** (1995), « Poverty and capability: towards an empirically implementable measure », *Poverty, Famine and Economic Development*, Aldershot, Edward Elgar, 185-204.
- Doyal L. and Gough, I.** (1991). *A theory of human need*. Basingstoke, MacMillan Education.
- Drakopoulos, S.A., Karayiannis, A.D.** (2004), « The historical development of hierarchical behavior in economic thought ». *Journal of the History of Economic Thought* 26 (03), 363–378.
- Fraser, N.** (2012). *Le féminisme en mouvement. Des années 60 à l'ère néolibérale*. Paris : La Découverte.
- Freund, J.** (1970), « Théorie du besoin », *L'Année Sociologique (1940/1948-)*, 21(3), 13-64.

- Foucault, M.** (1975). *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard.
- Fournier, J.** (2013). *L'économie des besoins une nouvelle approche du service public*. Paris, Odile Jacob.
- Frankfurt, H.** (1984), « Necessity and Desire ». *Philosophy and Phenomenological Research*, 45: 1–13.
- Galtung, J.** (1980a), « The Basic Needs Approach, chapitre 3 » dans Katrin Lederer et al. (eds.), *Human Needs: A contribution au débat actuel*. Königstein, Athaeneum, 55-126.
- Galtung, J.** (1980b), « Chapitre V. Besoins et occidentalisation : dix dimensions du problème », in Calame M., Dabat C., Michaëlis, J., D. Perrot, Preiswerk Y., Preiswerk R., Rist G. et Vallet J. (dir.) (1980), *Il faut manger pour vivre, controverse sur les besoins fondamentaux et le développement*, Genève, Graduate Institute of publications.
- Gillian, B. et Miller, D.** (2019), « Needs in Moral and Political Philosophy », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Summer 2019 Edition), Edward N. Zalta (ed.).
<<https://plato.stanford.edu/archives/sum2019/entries/needs/>>.
- Gindin, C.** (2013), « Besoins et humanité ». *La Pensée*, 4(4), 21-30.
- Gleick, P.H.** (1996), « Basic water requirements for human activities: meeting basic needs », *Water International* 21 (2), 83–92.
- Georgescu-Roegen, N.** (1954), « Choice, expectations and measurability », *The Quarterly Journal of Economics* 68 (4), 503–534.
- Gorz, A.** (1992), « L'écologie politique entre expertocratie et autolimitation », *Actuel Marx*, 2(2), 15-29.
- Gorz, A.** (2019). *Éloge du suffisant*, Paris, Presses universitaires de France.
- Gough, I.** (2017), *Heat Greed and Human Need: Climate Change, Capitalism, sustainable wellbeing*, London, Edward Edgar.
- Grevet, P.** (1976), *Besoins populaires et financement public*, Paris, Éditions sociales.
- Gosseries, A.** (2011). « Qu'est-ce que le suffisantisme ? » *Philosophiques*, 38(2), 465–491.
- Hicks, J-R and. Allen, R-G-D.** (1934). « A Reconsideration of the Theory of Value. Part I », *Economica*, 1(1), 52-76.
- Henderson, V.** (1997). *Principes fondamentaux des soins infirmiers*, Genève, Conseil international des infirmières (CII).
- Houthakker, H. S.** (1950), « Revealed Preference and the Utility Function », *Economica*, 17(66), 159-174.
- Ilitch I.** (1978), *Toward history of needs. Energy & Equity*, Berkeley, Heydays Books.
- Jackson, T. Marks, N.** (1998), « Consumption, sustainable welfare and human needs—with reference to UK expenditure patterns between 1954 and 1994 », Centre for Environmental Strategy, University of Surrey.
- Jonas H.** (2001), *Le phénomène de la vie. Vers une biologie philosophique*, Bruxelles, de Boeck.
- Kemp-Benedict, E.** (2012), « Material needs and aggregate demand », *MPRA Paper* 39960, University Library of Munich.
- Kotsou, I.** (2014), « Chapitre 6. La compréhension des émotions », dans Moïra Mikolajczak (éd.), *Les compétences émotionnelles*, Paris, Dunod, 115-132.

- Lallier, C.** (2007). « Le besoin d'aider ou le désir de l'autre ». *Autrepart*, 2(2), 91-108.
- Marx, K.** (1972). *Manuscrits de 1844 (économie politique et philosophie)*, Paris, Éditions sociales.
- Maslow, A.H.** (1943), « A theory of human motivation ». *Psychological Review* 50(4), 370–396.
- Monnet, E.** (2021), « La théorie des « capacités » d'Amartya Sen face au problème du relativisme », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 12, mis en ligne le 18 avril 2008, consulté le 28 février.
- Nussbaum, M. C.** (1995), « Human capabilities, female human beings », *Women, Culture and Development*, M. C. Nussbaum et J. Glover (ed.), Oxford, Clarendon Press, 61-104.
- Lebret L.-J., Piettre A., Sauvy A., Delprat R.** (1957) — *Économie et civilisation. Tome I. Niveau de vie, besoins et civilisation* [compte-rendu] G M Population, 12-1, 163-164.
- McLeold, S.** (2014) « Absolute biological needs », *Bioethics*, 28(6).
- Maslow A.** (2013), *Devenir le meilleur de soi-même*, Paris, Eyrolles.
- Max-Neef M., Elizalde A., Hopenhayn M.** (1989), « Human scale development: an option for the future, Development Dialogue », *A Journal of International Development Cooperation*, vol. 1, p. 7-80.
- Max-Neef, M.** (1991). *Human Scale Development Conception. Application and Further Reflections*, New York, The Apex Press.
- Miller, S.** (2014), *The Ethics of Need: Agency, Dignity, and Obligation*. New York, Routledge.
- Paperman, P.** (2004), « Perspectives féministes sur la justice », *L'Année sociologique*, vol. 54, no. 2, 2004, pp. 413-433.
- Plumecocq G.** (2013), « L'action publique entre rhétorique et légitimité : une analyse des politiques locales de développement durable en termes de besoins fondamentaux », *Économie appliquée : archives de l'Institut de science économique appliquée*, Institut des sciences mathématiques et économiques appliquées – Paris, ISMEA, 66 (2), 55-81.
- Rawls, J.** (2009), *Théorie de la justice*, Paris, Éditions Point.
- Rauschmayer F., Omann, I. et Frühmann, J.** (2011), *Sustainable Development: Capabilities, needs, and well-being*, New York, Routledge.
- Rist, G.** (2015), « Chapitre 9 / Le triomphe du tiers-mondisme ». dans G. Rist, *Le développement: Histoire d'une croyance occidentale*, Paris, Presses de Sciences Po, 251-300.
- Roy, R.** (1943), « La Hiérarchie des Besoins et La notion de groupes dans l'économie de choix ». *Econometrica*, 11(1), 13–24.
- Reader, S.** (ed.) (2005), *The Philosophy of Need*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Reader. R.** (2007), *Needs and moral necessity*, New York, Routledge.
- Rey, A.** (dir.) (2010), *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert.
- Samuelson P. A.** (1938), « A Note on the Pure Theory of Consumer's Behaviour », *Economica New Series*, 5(17), 61-71.
- Seeley, E.** (1992), « Human needs and consumer economics: the implications of Maslow's theory of motivation for consumer expenditure patterns », *Journal of Socio-Economics*, 21(4), 303–324.

- Sen, A.K.** (1977), « Rational fools: a critique of the behavioral foundations of economic theory », *Philosophy & Public Affairs*, 6 (4), 317–344.
- Sen, A.K.** (1980), « Equality of What? », in Sen, A. K (1984). *Resources, Values and Development*, Oxford, Blackwell, 197–220.
- Simmons, D.** (2015). *Vital Minimum Needs, Sciences, and Politics in Modern France*. Chicago, Press University Press.
- Stahn, H.** (2006). « Ordre Lexicographique, Besoins Et Preferences Dans L'Oeuvre De Georgescu-Roegen », *Cahiers d'économie politique / Papers in Political Economy*, L'Harmattan, issue 50, pages 137-154
- Stewart, F.** (1985). *Basic Needs in Developing Countries*, Baltimore, MD: Johns Hopkins University.
- Stiglitz, J., Walsh C. E.** (2004), *Principes d'économie moderne, 2^e édition*, Paris, de Boeck.
- Tay, L., Diener, E.** (2011), « Needs and subjective well-being around the world », *Journal of Personality and Social Psychology*, 101(2), 354–365.
- Thévenot A., Metz C.** (2008). « Regards contemporains sur l'enfant : des figures contradictoires », *Dialogue*, 3 (181), 95-104.
- Thomson, G.** (1987). *Needs*, London, Routledge.
- Thomson, G.** (2005). « Fundamental needs ». in Reader, S. (ed.) *The philosophy of need*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Tronto, J.** (1993). *Un monde vulnérable, pour une politique du care*, Paris, La Découverte.
- Vonarx N.** (2010). « De Bronislaw Malinowski à Virginia Henderson: révélation sur l'origine anthropologique d'un modèle de soins infirmiers », *Aporia*, 2(4).
- Wiggins, D.** (2002). *Needs, Values, Truth*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Weil, S.** (1949), *L'enracinement*, Paris, Gallimard.

Le CRITS développe un regard interdisciplinaire sur le lien complexe entre innovations et transformations sociales qui se décline selon plusieurs perspectives. Nous privilégions l'étude de cette problématique depuis l'angle des théories émancipatrices et les perspectives d'analyse des systèmes d'oppressions. Par-là, nous visons à contribuer à l'approfondissement et au décloisonnement des connaissances sur les logiques et les stratégies d'intervention portés par les mouvements sociaux et les communautés ainsi que sur le rôle des institutions. Nous nous intéressons à leurs impacts sur différents systèmes oppressifs : sexisme, colonialisme, racisme, capitalisme et extractivisme.

Travaillant en étroite collaboration avec l'École d'innovation sociale Élisabeth-Bruyère et de l'Atelier d'innovation sociale Mauril-Bélanger, le CRITS crée des espaces ouverts aux communautés afin de faire converger divers projets d'action collective. Ce contexte offre aux étudiant-e-s de cycles supérieurs la possibilité de s'investir au sein d'un espace de recherche dynamique afin de se familiariser avec la production et la diffusion de recherches engagées.

innovationsocialeusp.ca

[@innovationsocialeusp](https://www.instagram.com/innovationsocialeusp)

